



JEAN-LOUIS BIANCO

Jean-Louis Bianco, Député-Président du Conseil général des Alpes-de-Haute-Provence



Bonjour,

Voilà une autre façon de vous tenir informé de toutes mes activités, que se soit à l'Assemblée, ou bien en circonscription. Mes collaborateurs sont à votre écoute et à votre disposition pour plus d'informations jlbianco@wanadoo.fr.

A vous, avec fidélité

Jean-Louis Bianco

HAUTES-ALPES ITALIE

DRÔME

VAUCLUSE

ALPES-MARITIMES

BOUCHES DU RHÔNE VAR

En cIrcONscription
Communiqués, Agenda, Événements etc...

A l'AsSEmblée
Retrouvez toute l'actualité de votre député

A la UNE
Retrouvez le dossier sur l'Europe : le VRAI et le FAUX

Entrez >>>

Site optimisé pour un affichage en 1024 x 768

RETROUVEZ TOUTE L'ACTUALITÉ DU DÉPUTÉ

sur le site internet

www.jean-louis-bianco.com

Permanence parlementaire

17, rue Antoine Héroët - 04000 Digne-les-Bains

(T) 04.92.32.59.14 Courriel : jlbianco@wanadoo.fr

I.P.N.S.



LA LETTRE SOCIALISTE

de votre député

Jean-Louis BIANCO

Député de la 1ère circonscription des Alpes-de-Haute-Provence

Chère Camarade, Cher Camarade,

Le 4 février dernier, j'ai inauguré le nouveau bâtiment du Conseil général baptisé : Immeuble François Mitterrand. A cette occasion, j'ai prononcé un discours qui rend hommage à notre ancien Président. J'ai pensé que tu aurais à coeur d'en prendre connaissance.

François Mitterrand est venu à Digne-les-Bains le 22 août 1987 inaugurer l'hôtel du département à l'invitation du Président Ernest DON. C'est pourquoi il nous a semblé comme une évidence de donner son nom au nouveau bâtiment administratif que nous inaugurons aujourd'hui.

Après Gilbert Sauvan, je félicite toutes celles et tous ceux, nos collaborateurs du conseil général, l'architecte, les entreprises, qui ont permis cette belle réalisation où chacun peut travailler mieux et où nous donnons ensemble un visage moderne à l'administration du département.

Avec Gaston Defferre et Pierre Mauroy, François Mitterrand a été à l'origine des grandes lois de décentralisation de 1982.

Relisons ce qu'il nous disait en cette belle journée d'août 1987:

"Il fallait dessiner un nouveau visage de l'organisation de la République autour d'un maître-mot : la responsabilité". Et il ajoutait "Il faut que l'effort de la Nation soit justement réparti... tant d'efforts demandés à notre peuple, tant de concurrence qu'il faut gagner... si les bienfaits du travail commun sont confisqués par quelques-uns, individus, groupe social, régions privilégiées, alors vous casserez l'élan !"

Il disait aussi, et comment ne pas penser à l'usine de Saint-Auban :

"Il faut une économie qui marche, des chefs d'entreprise qui aient de l'audace et qui n'aient pas d'entraves inutiles pour continuer d'avancer, qui aient aussi le sens de leurs responsabilités car une entreprise, c'est tous ceux qui prennent part à cette entreprise, pas seulement le capital".

François Mitterrand naît le 26 octobre 1916, au plus fort de la grande guerre, à Jarnac, petite cité charentaise. Il est le quatrième des huit enfants d'Yvonne et de Joseph Mitterrand.

La Charente, avec ses paysages tout en douceur et en secrets, sa lumière presque marine, le marquera pour toujours, même s'il doit la quitter à l'âge de 18 ans pour étudier le droit à Paris. Et c'est pourquoi il a finalement choisi d'être enterré dans le petit cimetière de Jarnac.

La Charente, c'est aussi la patrie d'un grand Européen, Jean Monnet. En 1988, François

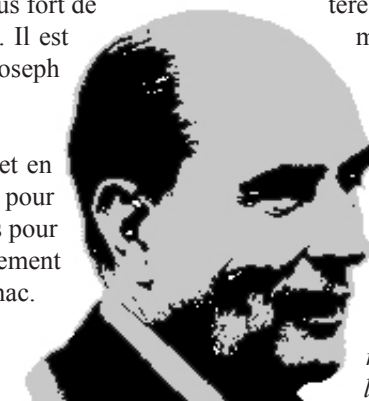
Mitterrand devait s'exprimer à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Jean Monnet. A l'Elysée avait été préparé, comme d'habitude, un projet de discours. Quelques jours avant la date de son intervention, François Mitterrand me convoque avec l'auteur du texte et il nous dit, avec un sourire destiné à atténuer la dureté du propos : *"C'est nul ! Est-ce que vous savez comment on fabrique un cognac ?"* car Jean Monnet était issu d'une famille qui produisait et vendait du cognac. Alors il nous explique longuement, très longuement, pendant près d'une heure, toutes les étapes de la distillation du cognac, et quelle était la vie du jeune homme Jean Monnet. Puis il nous quitte en disant : *"Maintenant, je crois que vous avez compris Jean Monnet. Vous pouvez écrire"*.

Revenons à Paris. François Mitterrand a 20 ans. Il travaille peu, s'intéresse à tout... et tombe éperdument amoureux de celle qui deviendra la célèbre speakerine Catherine Langeais, à qui son ami François Dalle est chargé de porter jusqu'à trois lettres par jour !

A 21 ans, il écrit son premier texte politique, à la suite de l'Anschluss, l'annexion brutale de l'Autriche par l'Allemagne. Je le cite : *"La France et l'Angleterre enregistrent l'Anschluss... Jusqu'ici, mais pas plus loin ? C'est ce qu'on appelle la mauvaise humeur. Mais la mauvaise humeur n'a jamais remplacé la colère. Qu'est-ce que la pureté, si une fois elle défaille ? Qu'est-ce que la volonté si elle plie ? La liberté si elle cède?"*.

Puis c'est la guerre. Le sergent Mitterrand se bat avec courage. Le 14 juin 1940, il est blessé par deux éclats d'obus. Prisonnier, les allemands l'envoient dans un stalag, près de Kassel. Cette expérience du camp va le changer profondément. Elle lui fera découvrir à la fois la brutalité des rapports humains, et la force de caractère de certains êtres, en particulier ceux qui étaient animés par une foi chrétienne ou communiste. C'est là aussi qu'il noue de solides amitiés. Pierre Péan, lorsqu'il écrit son livre sur Mitterrand pendant la guerre, interroge ses compagnons de captivité. Il est frappé par leur fidélité unanime à son souvenir, et il résume ainsi leurs réponses : *"Dites-lui qu'on l'aime"*.

Mais laissons plutôt la parole à François Mitterrand : *"Ma première rencontre véritable avec d'autres hommes eut lieu au stalag IX A où, prisonnier de guerre, la défaite de juin 40 m'avait déposé sous le numéro"*



21716. Sur le flanc d'une colline de Hesse, avec 30 000 hommes jetés là pêle-mêle, tout a recommencé à zéro. A midi, les allemands faisaient apporter des bassines de soupe au rutabaga ou des boules de pain, et débrouillez vous pour la journée. D'abord, ce fut le règne du plus fort, le gouvernement du couteau. Ceux qui s'emparaient des bassines se servaient par priorité et il convenait d'attendre de leur extrême bonté un peu d'eau sale pour la survie. Par l'effet de quelle prise de conscience la masse a-t-elle renversé ce pouvoir absolu ? Après tout, le couteau est le couteau, principe simple de l'ordre établi. Pourtant, cela n'a pas duré trois mois. Il faut avoir vu les nouveaux délégués, désignés on ne sait comment, couper le pain noir en six tranches au millimètres près, sous le contrôle écarquillé du suffrage universel. Spectacle rare et instructif. J'ai assisté à la naissance du contrat social. Je n'apprendrai rien à personne en notant que la hiérarchie naturelle du courage et de la droiture qui venait ainsi de s'affirmer plus puissante que le couteau ne correspondait que de loin à la hiérarchie d'autrefois, à l'ordre social et moral antérieur à l'univers des camps. Dérision ! L'ordre ancien n'avait pas résisté à l'épreuve de la soupe au rutabaga !"

Dès le début, il songe à s'évader. Après deux tentatives, où il est repris, la troisième sera la bonne. Avec deux compagnons, il traverse toute l'Allemagne, alors qu'il ne parle pas un mot d'allemand. Il refera d'ailleurs un jour ce trajet (mais pas à pied !) avec son ami Willy Brandt. Plus tard, il comparera volontiers ses deux tentatives d'évasions avortées, avec ses deux échecs à la présidentielle, en 1965 et 1974, avant le succès de 1981.

Après avoir repris des forces, revu son père, il se retrouve à Vichy au début de 1942. Ainsi commence l'un des épisodes les plus contestés de sa vie. Les faits sont connus : il est recruté comme simple contractuel, et rien de plus, dans un organisme qui s'occupe du reclassement des prisonniers.

Jeune étudiant, a-t-il été de droite ? Certainement. A-t-il cru, au début, avec beaucoup de Français, que le Maréchal Pétain représentait un moindre mal ? Peut-être. A-t-il été antisémite ? A aucun moment, répond Pierre Péan. Son engagement dans la Résistance a-t-il été tardif ? Dès le printemps 1942, il fait des faux papiers pour les prisonniers évadés et dès la Pentecôte, il participe dans les Hautes-Alpes à la fondation d'un mouvement clandestin.

Quel crime a-t-il donc commis ? Le Général de Gaulle lui aurait-il en novembre 1943 envoyé un avion pour le faire venir à Londres s'il avait eu des doutes sur son engagement dans la Résistance ? Heureusement d'ailleurs qu'il a quitté la France à ce moment, car les allemands étaient sur le point de l'arrêter. De Gaulle l'aurait-il cité dans ses mémoires de Guerre parmi ses "chargés de mission", en aurait-il fait, en mai 1944, un secrétaire général du premier gouvernement qui siège en France en attendant que les ministres à Alger puissent rejoindre la métropole ? Si François Mitterrand était l'opportuniste que certains décrivent, serait-il revenu de Londres en France occupée au risque de sa vie ?

Pendant la IVème République, François Mitterrand appartient à l'UDSR, l'Union Démocratique et Socialiste de la Résistance. Il se retrouve onze fois ministre, ce qu'on ne manquera pas de retenir à charge contre lui comme une preuve évi-



dente de son ambition effrénée. Ambitieux, il l'était assurément. Faut-il pour autant voir en lui un être uniquement assoiffé de pouvoir, comme on le dit parfois ? Si tel avait été le cas, s'il était vraiment prêt à participer au pouvoir à n'importe quel prix, pourquoi serait-il resté 23 ans dans l'opposition, de 1985 à 1981, alors que beaucoup d'autres, y compris des hommes de gauche, se sont raliés au Général de Gaulle ?

Son action pendant la IVème République n'est d'ailleurs ni insignifiante, ni méprisable. Ministre de la France d'Outre-Mer, il fait sortir de prison plusieurs dirigeants africains qui deviendront, plus tard, les premiers responsables d'Etats indépendants. Dès juin 1945, il avait écrit : *"Il est ambitieux de prétendre apporter à ces peuples dits arriérés ce qu'on persiste à appeler notre civilisation... les Français ont oublié de demander aux intéressés leur avis !"*. En 1954, il démissionne du Gouvernement Laniel pour protester contre la politique répressive menée au Maghreb.

Ses prises de position progressistes le rapprochent de Pierre Mendès-France, qui incarne alors l'espoir de la gauche non communiste. Cinq semaines après la chute de Dien Bien Phu, l'Assemblée envoie Mendès à Matignon pour liquider le désastre et Mitterrand devient, à 37 ans, son ministre de l'Intérieur. Certes son parcours de ministre n'est pas à l'abri des reproches. Mais face à ces critiques, Pierre Mendès France déclarera, en 1965 : *" Dans toutes les affaires graves depuis vingt-cinq ans, je l'ai toujours trouvé du bon côté de la barricade"*.

1958, De Gaulle revient au pouvoir, à Paris supplié par une IVème République en perdition, à Alger avec le soutien des généraux. A 42 ans, François Mitterrand entame une opposition qui va durer 23 ans.

En **1965**, c'est la première élection présidentielle au suffrage universel. Il est le candidat unique de la gauche. A la surprise de tous, avec Jean Lecanuet il met le général de Gaulle en ballottage.

Après, François Mitterrand est isolé. Malgré tout, il s'obstine. Et il va répéter sur toutes les estrades qu'il faut unir toute la gauche non communiste dans un seul parti afin de créer une force capable de discuter avec les communistes. On le moque, il persiste. En juin 1971, lors du congrès d'Epinay avec son petit groupe de fidèles, la convention des institutions républicaines, il prend le contrôle du nouveau parti socialiste, au prix d'une manœuvre tactique éblouissante.

1974, nouvelle élection présidentielle, déclenchée par la mort du Président Pompidou. Valéry Giscard d'Estaing est élu d'un cheveu. Après la défaite, François Mitterrand réunit son équipe de campagne qui est, on le comprend, triste, déçue et abattue. Et lui, sans émotion apparente, leur dit tranquillement : " Ne soyez pas découragés : ce sera pour la prochaine fois !".

Enfin arrive le 10 mai 1981 avec cette immense espérance qui rassemble tout le peuple de gauche, une gauche qui n'a jusqu'alors exercé le pouvoir que deux fois en cinquante ans, en 1936 et en 1954, et pour peu de temps.

Dans le Figaro, Max Clos tente de persuader ses lecteurs que, face à l'usurpateur, la

France doit se sentir en "état de guerre", tandis que Jacques Chirac proclame : "l'expérience socialiste ne durera pas deux ans".

Après le temps de la joie, les épreuves viennent vite. La gauche hérite d'un franc moribond, et Pierre Mauroy, Premier Ministre, convainc le Président qu'il faut dévaluer. L'inflation est de 14% et ce n'est pas un mince mérite des gouvernements de François Mitterrand, de l'avoir maîtrisée, et d'avoir réussi à arrêter le cycle infernal des dévaluations de la monnaie. La politique économique, objet de tant de critiques, est fondée sur la relance du pouvoir d'achat et de la consommation intérieure. Pari qui n'était pas absurde, Jacques Delors le dit encore aujourd'hui, alors que tous les économistes prévoyaient une reprise de la croissance, mais qui se heurte à l'incapacité de l'industrie française à répondre à la demande. Mais pour François Mitterrand, comme toujours, le raisonnement est d'abord politique : il fallait d'abord, et pour lui c'était une évidence, tenir les promesses sociales tant attendues par les couches pauvres et moyennes de notre pays.

Les réformes réalisées pendant le premier septennat sont immenses. D'abord l'abolition de la peine de la mort : l'opinion publique est contre, à 70%. François Mitterrand, lui que l'on dit si tortueux et si machiavélique, n'a pas hésité à l'annoncer pendant la campagne électorale. L'abolition, c'est pour lui, comme pour Robert Badinter, son ministre de la Justice, une conviction essentielle.

François Mitterrand, c'est aussi la décentralisation, je l'ai dit, attendue depuis 100 ans, toujours promise, jamais réalisée.

François Mitterrand, c'est la reconnaissance des droits des femmes et le remboursement de l'IVG, avec Yvette Roudy, qui me disait encore il y a quelque temps :" Au Parti Socialiste, et bien avant 1981, il faisait partie des rares hommes qui nous écoutaient. Il m'a toujours soutenue ".

François Mitterrand, c'est la formidable politique culturelle de Jack Lang, qui ne se borne pas aux grands travaux, mais qui met en mouvement, au service de tous, et en particulier de la jeunesse, les forces de la création dans les domaines les plus divers.

Je sais bien qu'on dit que le deuxième septennat n'a pas été à la hauteur du premier. Laissons aux historiens le soin d'en décider. Mais **le deuxième septennat, c'est aussi, la paix en Nouvelle-Calédonie et le RMI.** Le deuxième septennat, comme d'ailleurs le premier, c'est surtout l'Europe. Même les détracteurs les plus acharnés de François Mitterrand sont obligés de reconnaître, dans ce domaine, la constance et la force de ses convictions.

Dès 1948, il est présent lors de l'acte fondateur de la construction européenne, au Congrès de La Haye. Avec Helmut Kohl, il scelle définitivement, après le Général de Gaulle et le Chancelier Adenauer, non seulement la réconciliation, mais l'amitié franco-allemande. Le moment où, à Verdun, il saisit la main du Chancelier Kohl, restera gravé dans nos cœurs et figure dans tous les livres d'histoire.

"Laisserons-nous le monde se transformer en un marché global, sans autre loi que celle du plus fort, sans autre objectif que la réalisation du maximum de profit en un minimum de temps, un monde où la spéculation ruine en quelques heures le travail de millions d'hommes et de femmes?.....”

Sur l'Europe, Mitterrand est réellement visionnaire. C'est lui qui parle le premier d'Europe sociale, dès 1981. Il propose un espace social européen, un plan industriel commun, une réduction coordonnée du temps de travail. Ses idées vont complètement à contre-courant de la pensée dominante. Et l'accueil est glacial. Il le raconte lui même : *"Dire la stupéfaction, sinon l'effroi que je vois se dessiner sur les visages, autour de moi, est impossible...S'adressant à la cour de Vienne, Saint Just n'avait pas provoqué pire scandale..."*.

C'est lui qui, en **1984**, désembourbe l'Europe des 17 contentieux qui la paralysent. C'est lui enfin, avec Jacques Delors et Helmut Kohl, qui fait avancer de manière décisive la construction de l'Europe. **Sans François Mitterrand, il n'y aurait pas eu l'euro, il n'y aurait pas de monnaie européenne.**

Sur la mondialisation, il s'était exprimé avec force lors d'un de ses derniers discours, le 11 mars 1995, au Sommet mondial de Copenhague : *"Laisserons-nous le monde se transformer en un marché global, sans autre loi que celle du plus fort, sans autre objectif que la réalisation du maximum de profit en un minimum de temps, un monde où la spéculation ruine en quelques heures le travail de millions d'hommes et de femmes ? Allons-nous abandonner les générations futures au jeu de ces forces aveugles ? Saurons-nous construire un ordre international fondé sur le progrès, et notamment sur le progrès social ?. Mais êtes-vous prêts à prendre vos responsabilités ? Des rencontres comme celles-ci ne sont-elles que des faux semblants ? Jouons-nous une comédie à la face du monde ? Ou sommes-nous vraiment décidés à placer le social au rang de la paix et de l'économie? "*.

Un dernier mot inspiré par l'actualité internationale. Au moment où un timide espoir de paix semble se dessiner entre Israël et les Palestiniens, comment ne pas rappeler que François Mitterrand a été le premier à affirmer, devant le Parlement israélien, la Knesseth, le droit du peuple palestinien à une patrie et à un Etat. C'était le 4 mars 1982.

François Mitterrand était fidèle en amitié, attentif aux autres, surtout aux plus humbles. Il avait un courage hors du commun, qu'il a prouvé dans la Résistance comme dans son combat contre la maladie.

Il aimait la France et les Français, il avait de notre pays une connaissance profonde, charnelle.

Dans notre département, où il venait souvent à titre privé, il aimait le Contadour cher à Giono, le plateau de Valensole, dans les bleus et les ors de l'été, et, par-dessus tout, cette lumière unique du ciel de Haute-Provence.

François Mitterrand connaissait l'histoire mieux que personne. Il regardait loin derrière, il voyait loin devant. Puisse son exemple nous inspirer, modestement, dans notre action quotidienne au service de tous.